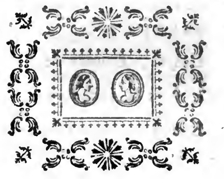
FAYEL,

TRAGÉDIE,

PAR M. D'ARNAUD.

..... *Furit, æstuat, ardet.*





A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, Rue Saint-Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

LE CHÂTELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

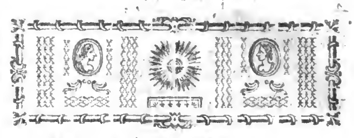
ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers, & Hommes d'Armes de COUCI.

La Scène est près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.



FAYEL.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le rideau se lève. Le théâtre représente l'appartement d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un parc, & de l'autre une tour.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, *plusieurs autres Ecuyers & Officiers.*

FAYEL, *à un des côtés du théâtre, ouvrant une porte avec fureur, s'avançant sur la scène precipitamment, & s'adressant à ses Ecuyers & Officiers qui sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.*

NON, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur. .

FAYEL *avançant toujours sur la scène.*

Retirez-vous.

ADELE, *à Fayel.*

Nos larmes..

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADELE.

Vous ne l'aimeriez plus?

FAYEL.

Ah! je l'ai trop aimée!

ADELE.

Vous devez..

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure.. à jamais.. ôtez-vous de ces lieux;
Tout me perce le cœur; tout me blesse les yeux.

ADELE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux; daignez m'entendre encore;
Pour une épouse, hélas! mon amour vous implore;
De tous ses sentiments mes regards sont témoins;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur sombre.

Au sortir du berceau, confiée à mes soins,
Et des bras maternels entre mes bras remise,
Toujours à son devoir elle parut soumise;
L'innocente candeur l'éleva dans mon sein;
Moi-même, à ses vertus j'ai tracé le chemin;
Quel crime a pu flétrir une vie aussi pure?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime? le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du soupçon..
Mais je ne prétends point éclaircir la raison
Qui me force à punir une épouse coupable.
Ciel! de tant d'artifice une femme est capable!

à Adele d'un ton concentré.

Dites-lui.. que ses pleurs, dont j'étois si jaloux,
Couleroient vainement dans le sein d'un époux,
Que je puis repousser les impuissantes armes
Qu'un sexe, qui sçait feindre, emprunte de ses charmes;
Ces tyrans séducteurs ne règnent plus sur moi:
Son crime.. Ma vengeance est tout ce que je voi.
Oui, d'un œil sans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante;
Je verrois, sans pâlir des horreurs de son sort,

Ses yeux, que j'adorois, se couvrir de la mort.
C'est elle qui sans cesse, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'assassine!
Que mes maux, s'il se peut, passent tous dans son cœur!
Et.. portez-lui ma haine, & toute ma fureur.

ADELE.

Souffrez..

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'est assez. Qu'on me laisse à l'excès de ma rage;
Qu'on me laisse. Sortez, & ne repliquez pas.
à Raymond.
Toi, demeure.

Ils sortent consternés.

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *se précipitant dans un fauteuil.*

Le Ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit-il me donner une ame si sensible,
Y verser tant d'amour avec tant de fureur?
à Raymond.
Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, Seigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouse,
Répéte: où?.

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouse.

FAYEL, *toujours assis.*

Achevons d'enflammer un poison infernal;
Relisons cet écrit à mon cœur si fatal:
Il tire de sa poche une lettre & lit haut.
» Envain tout combat ma tendresse;
» Elle s'accroit avec le tems;

» Je vous vois, je vous parle, & vous redis sans cesse
» Que vous êtes l'objet de tous mes sentiments,
» Que rien ne pourra les détruire;
» Je cheris jusqu'aux pleurs que pour vous je répans,
» Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire,
» Et le sort me contraint à cacher cette ardeur!..
» Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon bonheur...
Et le Ciel, ou plutôt ce barbare génie,
Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie,
Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre & l'adresse & la fin!
Et je ne connais pas la main qui l'a tracée!
De sentiments divers mon ame est oppressée...
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet!
Que penses-tu? Peut-être une autre en est l'objet:
Trop prompt à condamner une épouse fidelle,
Je cède à des soupçons, qui sont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme instruite à la vertu
Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu,
Qu'elle outrage son nom, sa famille, son pere,
Qu'elle ose entretenir une flamme adultere,
Répandre l'amertume & l'horreur sur mon sort..
Quand on n'aima jamais avec plus de transport..
Il se leve avec fureur.
Est-ce à moi de douter? On me hait, on m'offense;
C'est envain que l'amour embrassoit sa defense:
Le crime est avéré. Voilà pour quel sujet
Ses jours sont consumés par un chagrin secret,
D'où naît ce sombre ennui que ma tendresse irrite,
Qui jusque dans mes bras la poursuit & l'agite!
J'ai découvert enfin la source de ces pleurs,
Qui des plaisirs d'hymen corrompoient les douceurs;
Je voulois dévoiler ce ténébreux mystere,
Et c'est en ce moment la foudre qui m'éclaire!
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeste flambeau,
Ma raison complaisante étendoit le bandeau!
Malheureux! j'accusois la seule indifférence
De ces tristes froideurs, qui lassoient ma constance.
Dumoins, si j'adorois l'ingrate sans retour,
Je pouvois espérer de l'attendrir un jour
A force de soupirs, de prieres, de larmes..
Eh! qui sent plus que moi le pouvoir de tes charmes?

Elle est sensible! elle aime! & c'est un autre, ô ciel!.
à Raimond.
Enfonce le poignard dans le sein de Fayel;
Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'instruire;
Dis, dis, quel est le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,
Dans un château voisin, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouse a reçu la naissance,
Le Preux de Vergi seul fut jusques à ce jour
Par vos ordres, seigneur, admis en ce séjour.

FAYEL.

Il verra mes tourmens, l'excès de mon supplice;
Quoique Vergi soit pere, il me rendra justice;
Entre sa fille & moi l'honneur prononcera;
Contre la voix du sang lui-même il s'armera.
Qu'elle souffre... Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime est-elle insatiable?
Faut-il sçavoir haïr comme je sais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la vie!
La voir à mes genoux prête à perdre la renfermer.
Ah! cher ami, sans doute elle est assez punie;
J'aurai rempli ses sens de douleur & d'effroi;
Elle verse des pleurs... & ce n'est pas pour toi
Trop faible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
Non, ne soutenons plus d'inutiles combats:
Sçachons-en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & sur l'amour l'emporte...
Quelqu'un vient, c'est Vergi; qui l'amène en ces lieux!
à Raymond.
Porte de tous côtés des regards curieux:
La plus faible clarté perçant la nuit du crime,
Peut au coup qui l'attend indiquer la victime.

Le Preux. On ne peut guères débrouiller l'origine de ce Preux, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

Examine, ſur-tout tâche de t'aſſurer
Du mortel odieux qu'on m'oſe préférer.
Ce cœur qui de l'amour reſſent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

JE venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le ſombre déplaiſir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à ſe conſoler au ſein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfants.
Quoi! lorſqu'avec tranſport, j'ouvre les bras d'un pere,
Je n'y vois point voler cette fille ſi chere!
Qui peut la dérober à mes empreſſements?
J'interroge: on ſe tait, ou des gémiſſements
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiete;
Tout préſente à ma vue une douleur muete;
Vous-même en ce moment.. vous ſoupirez, ô ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez... Quelque danger menaceroit ſa vie!
Ma fille.. à ma vieilleſſe elle ſeroit ravie?.

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*
Pour déchirer mon ſein,
Pour y verſer le fiel, le plus mortel venin,
Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
Pour me faire ſouffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

FAYEL..

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
Le comble des tourments, le comble de l'outrage,
Des transpors éternels de désespoir, de rage:
Voilà quel est mon sort!

VERGI.

Ma fille.. ô justes cieux!

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
Ah mon pere! ah Vergi! vous sçavez si je l'aime!
Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême;
A la cour de Philippe, appellé par le rang,
Joignant à la faveur, la noblesse du sang,
Osant même nourrir la superbe esperance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE,
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins,
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Destaings,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui mont vû naître,
Et français & Mailli servir un nouveau maître,
De votre Duc enfin venir prendre des loix,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois;
Au séjour, où des lys le ciel fixa le thrône,
J'ai préféré les champs arrosés de la Saone;
J'ai marché sur vos pas; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carriere à mon ambition;
Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur sublime,
Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
Courent mêler, sans moi, sur leurs fronts triomphants,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers sanglants;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abandonné, seigneur, pour votre fille;
Je suis venu former au pied de vos autels,
D'un hymen desiré les liens solemnels;
Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse,

L'ACHILLE DE LA FRANCE. Guillaume Desbarres, grand sénéchal de la courronne, & qui par sa bravoure mérita le glorieux surnom d'ACHILLE DE LA FRANCE.

Et français & Mailli. Quelques historiens ont prétendu que le seigneur de Fayel étoit de la maison de Mailli.

Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse,
Lorsqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
Je briguois un regard de ses yeux attendris..
Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appesanti va se lever sur elle,
Et vous épargnera le soin de la punir...
Il fait quelques pas & revient, & après une longue pause.
La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
De rejetter les dons que lui faisoit ma main,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs & ma flamme;
Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
Fût aujourd'hui, grand Dieu! frappé de tous les coups;
Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
Non, je ne puis douter de mon malheur affreux;
Jugez s'il est au comble; en croirez-vous vos yeux?
Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jetté les yeux.* (*à part.*)

O ciel! *Il cherche à se remettre de son trouble*, (*à Fayel*)
De ce billet je cherche en vain l'adresse,
La fin, le seing.. (*à part.*) cachons le trouble qui m'oppresse.

FAYEL.

C'est ainsi qu'en mes mains le hazard l'a remis..
Il a trop éclairé votre malheureux fils;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, & la jettant à ses pieds.*

Voila comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous?

VERGI.

J'écarte un indigne soupçon,
Et mon Esprit plus sûr se sert de sa raison.
Vous pouvez sur la foi d'un indice semblable

Condamner votre épouſe, & la juger coupable!
Ce billet, ſans deſſein peut-être ici laiſſé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adreſſé?
Et quand un fol amour oſant tout ſe permettre,
Auroit juſqu'en ſes mains fait tomber cette lettre,
Quand ſon cœur, contre vous en ſecret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu;
Que malgré ſon devoir, à vos feux inſenſible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Penſez-vous que l'honneur dont elle ſuit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à ſe montrer rebelle
A l'eſſor indiſcret d'une flamme infidelle?
Dans une ame formée à de hauts ſentiments,
La vertu ſçait combattre & dompter les penchants;
L'orgueil ſeul lui ſuffit pour s'armer d'un courage
Qui ſoumet la nature au frein de l'eſclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ſes jours voit ſe faner la fleur,
D'où vient que ſous l'ennui ſes yeux s'appeſantiſſent,
Quel ſujet fait couler ces pleurs qui les rempliſſent,
La cauſe de ſes maux.. C'eſt vous, cruel, c'eſt vous,
C'eſt vous, qui n'écoutez que des tranſports jaloux,
Dont l'amour inquiet, ſoupçonneux & bizarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare;
C'eſt vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y verſez goûte à goûte un Poiſon deſtructeur!
C'eſt vous qui lui rendez l'exiſtence odieuſe,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuſe!
Eh bien, traînez-y donc un pere infortuné;
Que mon triſte deſtin par vous ſoit terminé:
De mon gendre, j'attends cette faveur ſuprême:
Qu'il m'immole.. Ah! Fayel, eſt-ce ainſi que l'on aime?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux!
L'amour a, croyez-moi, des ſentiments plus doux:
Il fuit l'emportement, la triſte défiance;
Aliment des vertus, il eſt leur récompenſe;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas,
Et conduit le guerrier au milieu des combats:
Vous rejettez ſur lui cette valeur oiſive,
Où l'ame d'un ſoldat peut demeurer captive!

C'eſt lui qui les lauriers, & la croix à la main
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez plein d'un beau zèle,
Servir notre Dieu même, & venger ſa querelle;
Ah! que ne puis-je encor, héros ſi reſpectés,
O Vienne, ô Beaufremont, combattre à vos côtés!
Mais l'âge ici m'enchaine, & mon ſang qui ſe glace,
Ne laiſſe à mes déſirs qu'une impuiſſante audace!
Aux plaines de Damas, défenſeur de la foi,
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez dépoſer aux pieds de Gabrielle
Les palmes du héros, ſeul préſent digne d'elle;
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour;
Alors, je vous réponds de ſon juſte retour.

FAYEL.

Gabrielle.. mon pere.. elle ſeroit fidelle?
Elle n'auroit point lû cette lettre cruelle!
Elle pourroit m'aimer?

VERGI.

Elle vous aimera,
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera:
Non, l'hymen ne doit pas accuſer ſa tendreſſe.
Je vous l'ai dit: ſenſible au ſoupçon qui la bleſſe,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur.
Mais un démon jaloux corrompt votre bonneur.

FAYEL, *avec tranſport.*

Oui je ſuis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui ſe plaît à ſemer le trouble, les allarmes,
Qui nourrit dans ſon ſein un vautour renaiſſant;
Oui, je ſuis un barbare, un tigre rugiſſant
Qui ſans ceſſe demande à déchirer ſa proie.
Contre mon propre cœur ma rage ſe déploye.
Le ciel me fit une ame où ſon courroux affreux
Verſa tous les poiſons, alluma tous les feux,
Tout, la nature même a reçu des outrages

O Vienne, ô Beaufremont. On ſçait que ce ſont des plus anciennes maiſons de Bourgogne.

Tout, la nature même. Fayel s'était armé contre ſon pere.

De ce cœur emporté d'orages en orages;
Mon caractere altier, violent, effrené
A ſon eſſor fougueux étoit abandonné;
Le monde à mes regards devenu haïſſable,
Chaque jour me rendait plus dur, plus intraitable,
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
Et dès ce même inſtant je n'eus qu'une fureur,
Qui toutes les raſſemble, & dévore mon ame,
La fureur de l'amour, ſa plus ardente flamme.
Je livrai tous mes ſens a ſa ſéduction;
Voilà mon ſeul tranſport, ma ſeule paſſion,
Le ſoutien, le tourment, le charme de ma vie,
Je porte cette ardeur juſqu'à l'idolatrie.
Fayel connait un maître, & mon tyran jamais
Ne regna plus ſur moi, ne m'offrit plus d'attraits;
Une larme échappée à ſes yeux, où ſans ceſſe
Je reprends l'aliment de ma jalouſe ivreſſe;
Un ſeul de ſes ſoupirs; une ombre de chagrin
Qui peut de ſes appas ternir l'éclat ſerein,
Me cauſent un ſupplice horrible, inſupportable;
Et.. jugez ſi mon ſort eſt aſſez déplorable,
Si le ciel à ma rage égala mon malheur,
Si je mérite aſſez & la haine & l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui ſans doute m'eſt due,
J'idolâtre une épouſe.. & c'eſt moi qui la tue!

VERGI.

Quoi? Votre bras..

FAYEL.

Mon bras n'a point verſé ſon ſang;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans ſon flanc;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente!
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante!
C'eſt dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs léve au ciel ſes beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux ſi funeſte,
Meurt dans le déſeſpoir, m'accuſe, me déteſte...

Le monde à mes regards. Il étoit devenu farouche, miſantrope; l'hiſtoire nous le dépeint tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Allez la rendre au jour. On vous obéira
Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira;
Allez, & dissipez ses mortelles allarmes;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,
Mon amour, mon amour qui va tout réparer;
Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime.
Je suis de mes fureurs la premiere victime.
Que mes soupçons honteux, nos maux soient oubliés;
Du moins qu'elle me voye expirer à ses piés.
Il sort.

SCENE IV.

VERGI, *seul, après une longue pause.*

AH! pere malheureux!. accablé de la foudre,
Je ne sais que penser.. je ne sais que résoudre.
Qu'ai-je lû? De Couci j'ai reconnu la main!
Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
Lui fit de ma famille esperer l'alliance,
Et que depuis, la haîne entre nos deux maisons,
Nos débats éternels, & nos divisions
Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence?
Ma fille.. seraient-ils tous deux d'intelligence?
Je la portai mourante aux marches de l'autel!
Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel..
Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient se représenter à son ame attendrie..
Elle peut soupirer, se combattre, mourir,
Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable,
Elle n'entretient point une flamme coupable;
Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet..
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensible.
Allons la retirer de ce séjour horrible.
Surtout, sur ce billet n'éclairons point Fayel;

S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel !
Un amour furieux demande une victime,
Et les transports jaloux sont toujours près du crime.

(On baisse le rideau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

On voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison; au milieu est une petite table peu élevée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine; à quelque distance est une chaise de paille, &c.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule.*

GABRIELLE *est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, & la tête appuyée sur le milieu de la table; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes, elle en met une sur son cœur, & retombe dans son accablante situation : cette scène muette doit durer quelques minutes.*

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

MADAME..! *à part.* En quel état elle s'offre à mes yeux!
Madame, écoutez-moi; calmez ce trouble affreux..

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adèle pour l'engager à se retirer, & reprend la même attitude.

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes soins devois-je hélas m'attendre?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards.. vous me cachez vos pleurs!
Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête & d'un ton pénétré.*

Qu'on me laisse.

ADELE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez--vous affliger la malheureuse Adèle!
Elle ne sent que trop l'excès de vos chagrins;
Elle pleure avec vous sur vos tristes destins.
Avez-vous oubliée qu'à peine à la lumiere
Vous eûtes entr'ouvert une faible paupiere,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous
Je ne distinguai point ces mouvemens si doux,
Du plus puissant amour le touchant caractere?
Votre mere elle-même..

GABRIELLE.

Ah!. je n'ai plus de mere!

ADELE.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez!
De vos secrets ennuis mes sens sont pénétrés.

GABRIELLE, *relévant la tête.*

Adèle.. que veux-tu?

ADELE.

Qu'à mes larmes sensible,
Vous tentiez d'adoucir ce désespoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'est ici qu'est marqué le terme de mon sort;
C'est ici que la tombe attend ma triste cendre;
Il ne me reste plus qu'une marche à descendre,
Et.. je m'y précipite.

ADELE.

ADELE.

Egarement cruel !
Madame, eſpérez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel,
Adèle.. il fait mes maux, il ſait mon innocence,
Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompenſe !

ADELE.

D'un voile impénétrable il couvre ſes décrets.
Le crime rarement jouit d'un long ſuccès.
La vertu peut ſubir des épreuves diverſes;
Mais un triomphe ſûr couronne ſes traverſes.
Eh, comptez-vous pour rien de ne ſentir jamais
Ces remords dévorans, le tourment des forfaits ?.
Ma fille.. permettez ce nom à ma tendreſſe,
Madame, mon amour vous conjure, vous preſſe;
Adèle ſupliante embraſſe vos genoux;
Ne la rejettez point; de grace, levez-vous;

Adèle ſouleve Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ſes bras, & va l'aſſeoir ſur une chaiſe qui eſt un peu éloignée de la table.

Rappellez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive!
Ce ſommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels ſecours ?
La mort eſt l'eſpoir ſeul de l'infortune extrême..
Quand mon cœur chaque inſtant armé contre lui-même,
De traits qui lui ſont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en repouſſer le moindre ſouvenir,
Puiſoit dans ſa raiſon une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
Quand m'impoſant du moins ſur ma ſombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affaiblir une image, au fond de l'ame empreinte,
Que je me reprochois la plus legere plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, & toujours renaiſſant;
Le ſoupçon ombrageux qui m'aſſiege ſans ceſſe,
Avec des yeux jaloux obſerve ma triſteſſe;
Il ne m'eſt pas permis, au comble du malheur,

De laisser un soupir s'exhaler de mon cœur!
Ainsi qu'une coupable à périr condamnée,
C'est dans un noir cachot que je suis entraînée.
De sanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
La lumiere du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel désarmer la furie!
Sans l'avoir mérité, soumise au châtiment,
Eprouvant en secret un plus affreux tourment,
D'amertume nourrie, & de pleurs abreuvée,
A des bruits outrageants peut-être réservée,
Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
Ah... Ce n'est pas Couci qui m'eût porté ces coups!
Quel nom m'est échappé? Qu'ai-je dit, malheureuse?

ADELE.

Hélas! ce digne objet d'une ardeur vertueuse,
Que de ses dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces & l'esprit,
Des chevaliers français la gloire & le modele,
Il le faut oublier!

GABRIELLE.

Je le sçais, chere Adèle;
Je sçais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop souvenir!
Oui, pour jamais, Adèle, écartons cette image,
Qui dans mes sens excite un éternel orage...
Que fait-il sur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas?
Auroit-il de son sang arrosé cette terre?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre?
S'il étoit informé qu'aux autels malgré moi
Un pere a disposé de ma main, de ma foi,
Que je suis asservie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adèle.. je m'égare..
Je n'y veux plus songer, & j'en parle toujours!
La raison, le devoir me sont d'un vain secours!
Arrache donc ce trait de mon ame expirante,
Chere Adèle, soutiens ma force languissante;

Les graces & l'esprit. Raoul de Couci a composé des chansons que l'on comparoit dans le tems à celles d'Abaillard.

Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis-moi, pour quel sujet s'allument ses fureurs;
Qui peut envenimer sa sombre jalousie,
Contre de faibles jours armer sa barbarie?

ADELE.

J'ignore la raison de ces nouveaux excès;
Il paroît dominé par les plus noirs accès;
C'est un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil & s'apprête au carnage;
Jamais ce cœur brûlant, à ses transports livré,
Par ses soupçons jaloux ne fut plus déchiré;
Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aisément que le cruel vous aime..

GABRIELLE.

Il m'aime, chere Adèle! ah! qu'est-ce donc qu'aimer,
Si de semblables feux l'amour peut s'enflammer?
On n'aime point ainsi.. j'en suis trop assurée.

ADELE.

Croyez-en mes conseils, ma tendresse éclairée:
A vos pieds d'un seul mot vous pouvez appeller
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler:
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui soit envoyée,
Qu'il lise..

GABRIELLE.

Est-ce bien toi, qui m'oses proposer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuser,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon supplice,
Si la force toujours appuyoit la justice?
Quel crime ai-je commis? de l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros si féconde,
Voit monter ses rameaux jusqu'aux maîtres du monde,
Etoit prêt d'allier par des nœuds assortis,
La splendeur de son nom à l'éclat de Vergis.
Un débat imprévu vient diviser nos peres;
Il me faut renoncer à des ardeurs si cheres,
Etouffer les soupirs de mon cœur mutiné;

Jusqu'aux maîtres du monde. Couci étoit allié aux maisons souveraines de France, d'Ecosse, de Savoye, de Lorraine, &c.

D'un autre que l'amant qui m'étoit destiné,
Subir l'affreux pouvoir, le joug insupportable,
D'un devoir odieux esclave misérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniser,
Luttant contre des loix que j'ai dû m'imposer,
Tremblant, à chaque instant, de surprendre en mon ame
Quelque étincelle ; hélas ! de ma premiere flamme,
Redoutant d'éclaircir des sentiments confus..
O Dieu ! que sans mêlange il est peu de vertus, [pable.
Et, lorsqu'on y descend, quel cœur n'est point cou-
Il n'est qu'un seul remede au tourment qui m'accable,
Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne sauroit assez-tôt fermer mes tristes yeux.
Si tu m'aimes, tu dois souhaiter que j'expire ;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire ;
Et qui te répondra, si je vis plus long-tems,
Que ma fierté résiste à des assauts constans?
Car tous ces mouvemens, qu'à regret on surmonte,
Ce n'est point la vertu, c'est l'orgueil qui les dompte.
Laisse-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon estime & de ton amitié...
Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
Dont jusques au cercueil j'aurai traîné la chaîne..
Ce n'est pas avec toi qu'il faut dissimuler ;
Pour lui, plus que jamais, mon cœur se sent troubler,
Dis-lui que cet amour.. non, soutiens mieux ma gloire,
Adèle, que Couci respecte ma mémoire ;
Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,
Qu'il pense que j'ai pu triompher.. & mourir !

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
Où mon triste destin sous le malheur succombe,
Je voudrois voir mon pere, expirer dans ses bras,
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas :
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naissance,
Semblent nous consoler par leur seule présence,
Et les doux nœuds du sang, tout prêts d'être rompus,
Nous deviennent plus chers, & se resserrent plus.
Que dans son sein mon ame exhalée...

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE *appercevant son pere, s'efforce de se lever, & va tomber dans ses bras.*

Ah mon pere !

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse sa fille.*

Ma fille !.. *Il reprend sa fermeté, & change de ton.*
Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées,
Quelques-unes encor s'y seront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attens de vous un mot. Examinez-vous bien.
Ce mot décidera ce qui me reste à faire :
Dois-je être votre juge ?.. *Avec attendrissement.*
Ou serai-je ton pere ?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere... Avez-vous pu balancer un instant
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant ?
Je sais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille ;
C'est vous en dire assez, pour mériter, Seigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI *regardant attentivement sa fille.*

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusque dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les sermens d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu ?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,
De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende ;
Je connois de l'hymen les austeres égards ;
Cet écrit n'auroit pas un seul de mes regards,
Et.. [*à part.*] qui pourroit, hélas! aspirer à me plaire ?

à son pere.

Mais d'où vient ?

VERGI *regardant sa fille avec plus d'attention, & d'un ton encore plus ferme.*

Quel que fût cet amant téméraire,
Son rang, son fol amour...

GABRIELLE *marquant une espece d'embarras.*

Seigneur... je vous l'ai dit...
Je ne trahirai point l'honneur.. qui m'asservit.

VERGI *serrant Gabrielle dans son sein.*

Eh bien! si cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproches à se faire;
Si, digne de mon sang, dont l'éclat jusqu'ici,
Dans six siecles entiers ne s'est pas démenti,
Elle a su conserver sa splendeur noble & pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE *troublée.*

Vous me le demandez?

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?.. mes yeux
Veulent bien se fermer sur un trouble honteux...
Ma fille... plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore..

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourmens qu'il me fait ressentir,
Mes yeux noyés de pleurs, ses fureurs, ses outrages,
Ces murs... d'un cœur épris sont-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour constant
Fayel s'est laissé vaincre, il gémit, il t'attend;
L'amour a de son front chassé toutes les ombres.
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux sombres;
Il vole sur mes pas, plein d'un nouveau transport,
M'arrête.. enfin il cede, & va changer ton sort;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse;
Il te rend un époux... qu'il retrouve une épouse.

Dans six siecles entiers. La Maison de *Vergi* étoit déjà une des plus illustres de la Bourgogne.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel ! oui, grace à vos rigueurs,
L'hymen joint nos destins, sans unir nos deux cœurs.
Le respect de moi-même, & ma persévérance,
Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence,
Tout ce que le devoir impose de fardeau,
Je saurai le traîner jusqu'aux bords du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame est blessée,
Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel
A.. vous savez l'époux que me nommoit le ciel;
D'un tigre rugissant apprivoiser la rage,
Cet effort généreux surpasse mon courage,
Je ne puis qu'expirer, & j'attens ce moment
Comme l'unique terme à mon affreux tourment..

Avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma blessure,
A dévorer des pleurs sous un maintien parjure?
Que ce cœur gémissant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il est accablé;
Qu'il apprenne qu'un autre...

VERGI.

Arrête, malheureuse;
Sont-ce là les transports d'une ame vertueuse?
Je frémis! si jamais Fayel étoit instruit
Qu'un seul de tes soupirs.. à quoi suis-je réduit?

Avec attendrissement.

Sais-tu quel est ton sort, ô fille infortunée?
Sais-tu... que je te perds, qu'au cercueil entraînée...

GABRIELLE.

Pensez-vous que la mort dans toutes ses horreurs
Ne soit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui sans cesse succombe?

VERGI.

Et dis-moi : que te sert la vertu?

GABRIELLE.

La vertu
Ne sauroit empêcher qu'on ne soit combattu,
Et le suprême effort de l'humaine sagesse,
N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse;

Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus ;
Je résiste à mon cœur, qu'exigez-vous de plus ?

VERGI.

Que de tes sentimens tu te rendes maîtresse,
Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une foiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere ! ah ! vous ne savez pas
Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats,
Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait suivi d'une invincible flamme ?
Ce feu ne s'éteint point, & ces penchans si doux
Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je répons, mon pere, de ma gloire ;
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laissez-moi seulement implorer le trépas,
Finir ici mon sort.. ne vous opposez pas..
Daignez..

VERGI.

C'est toi qui va me fermer la paupiere ;
Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere !
Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer !
O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,
Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie,
Trop heureux Chevaliers, que je vous porte envie !

A sa fille d'un ton attendri.

Mes jours seront par toi consumés de douleur,
Ma fille ! tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du pere de Couci la fierté révoltante,
M'a forcé d'arrêter une flamme naissante,
De serrer d'autres nœuds où je croyois, hélas !
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens mes mains t'ont enchaînée !
A ce joug accablant soumets ta destinée ;
Obéis au devoir ; crains sur-tout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
Crois-moi : sans offenser la vérité suprême,
Ton sexe a des secrets que l'amour, l'honneur même

Du pere de Couci. Enguerrand de Couci, pere de Raoul de Couci, avoit joui sous plusieurs de nos Rois de la plus haute faveur ; son caractere dur & inflexible lui fit des ennemis.

Ordonne

Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
Et qui doivent rester entre le ciel & vous...
Ecoute mes conseils, & cede à ma priere;
Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond soupir.*
Allons, mon pere!

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ECUYER.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

Cette lettre, seigneur, remise dans mes mains...

VERGI *avec précipitation.*

Donnez... *Il regarde la suscription, (avec joie.)*
De nos croisés on m'apprend les destins!

L'écuyer sort.

SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI *en ouvrant la lettre.*

C'est ta cause, ô mon Dieu!
à peine a-t-il lu, il s'écrie.
Ptolémaïs rendue!
Je triomphe!.. à la fin te voilà confondue,
Puissance de l'enfer! *Il jette encore durant quelques instans les yeux sur la terre; quitte sa lecture.*
Nos dignes Chevaliers,
Il s'adresse à sa fille.
A ce siege ont cueilli des moissons de lauriers.

Ptolémaïs. Autrement nommée Acre, ou St. Jean d'Acre, port nécessaire aux chrétiens pour conserver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Lusignan en formoit le siege.

Puissance de l'enfer. C'est Vergi qui parle, c'est un vieux chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.

Il lit encore tout bas, & interrompt encore sa lecture.

Que de beaux noms marqués du sceau de la victoire!
Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire!
Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil sort!
Ah! c'est-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!

Il reprend la lettre, & lit haut.

Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Avesnes,
Garlande, Mauvoisin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes,
Les premiers ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE *avec transport.*

Et Couci?

VERGI *lisant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur
Joinville a sur la brêche arboré sa banniere,
Et du Mets au tombeau suit Chabanne & Dampierre.
Leur immortel renom ne peut s'étendre assés:
Mais un jeune héros les a tous surpassés;

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

C'est Raoul de Couci: son roi lui doit la vie;
Un trait l'alloit percer: on frémit, on s'écrie;
Couci se précipite, & de son corps entier
A celui du Monarque il fait un bouclier;
Le javelot l'atteint...

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours?...

VERGI *à part.*

Dois-je poursuivre?

Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

GABRIELLE.

Il n'est plus.. *appercevant Fayel, & allant tomber sur sa chaise.*

Dieu! Fayel! je me meurs.

Beaumont, Lonchamp, &c. **Tous noms de notre antique noblesse, ainsi que les suivans, qui sont consacrés dans l'histoire de ce siecle.**

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

Oui, c'eſt moi,
C'eſt moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te ſoupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un ſombre cachot enfermer tant de charmes!
C'eſt un cœur déchiré, plein de tous les tranſports,
Qui t'apporte ſes feux, ſon trouble, ſes remords...
Qui meurt à tes genoux... pardonne, chere épouſe,
Aux excès outrageans d'une ardeur trop jalouſe;
Prens pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle... l'amour eſt toute ma fureur.
Va, ſi je t'aimois moins, je ſerois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds... le repentir l'accable.
à Vergi, à Adèle.
Mon pere... à mes efforts uniſſez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de ſes yeux!

GABRIELLE *éperdue de douleur.*

Ah!.. laiſſez-moi mourir.

FAYEL.

Déſarme cette haine:
Je te fais de mon cœur maîtreſſe ſouveraine...
Non, je ne ferai plus furieux, ni jaloux:
J'étouffe ces tranſports indignes d'un époux;
Je ſaurai repouſſer ces honteuſes allarmes,
Eſtimer tes vertus, en adorant tes charmes;
Je veux que tes beaux jours, plus ſereins déſormais,
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des loix à mon ame aſſervie,
Au ſeul ſoin de t'aimer, je conſacre ma vie;
Mais parle: ſur ton front quelle ſombre langueur,
Décele un noir chagrin qui ſurcharge ton cœur?
Il la regarde attentivement, & reprend par degrés ſon air ténébreux & farouche.
Mon œil ſurprend des pleurs qui t'échappent ſans ceſſe..

Est-ce à l'ame innocente à sentir la tristesse ?
Tu ne me réponds point ?.. tu pleures... quel objet...

GABRIELLE *avec effroi à son pere.*

Mon pere !... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL *avec emportement.*

Ah ! j'ai saisi, perfide, ton secret !

VERGI *revenant à Fayel.*

Et toujours ces soupçons qui déchirent votre ame !
Toujours vous consumer d'une jalouse flamme !
Vous jettez dans son sein le trouble & la terreur !
Elle n'ose implorer un pere en sa douleur !
Par la voie du courroux votre amour se déclare !
Et vous voulez, cruel, être aimé ? vous, barbare ?
Achevez, achevez d'être ici son bourreau ;
Elle n'a plus qu'un pas pour descendre au tombeau !

FAYEL *à Vergi.*

Eh bien ! par mes fureurs jugez si je l'adore :
Oui, ce feu qui s'accroît me brûle, me dévore ;
Oui, si jamais le sort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival...
Moi-même je frémis de tant de violence :
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.

à Gabrielle avec transport.

Déchire donc ce cœur qui ne sauroit aimer
Sans que tous les transports s'y viennent allumer ;
C'est la derniere fois, ô trop chere victime,
Que je laisse éclater la fureur qui m'anime ;
Une moins vive ardeur n'est pas digne de toi.
Quel mortel fait haïr, fait aimer comme moi !
Ne me refuse pas cette main que je presse.

Il la couvre de baisers & de larmes.

Où mon ame... où mes pleurs s'attacheront sans cesse...
Viens, viens, le plus épris des époux... des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens ;
Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle,
Ah ! plutôt qu'une larme en ternisse l'éclat,
Que j'expire cent fois.. *avec un noble emportement à Vergi.*
Je sers le ciel, l'état,
Mon pere, de ses pieds je m'élance à la gloire ;

Je porte ma banniere aux champs de la victoire,
Tandis que votre fils au sortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux...

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle; elle est d'un autre côté soutenue par Adèle; ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE.

A *Peine Fayel a-t-il apperçu Raymond, qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son pere & Adèle, & il vole à son écuyer: quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui causent la plus grande agitation; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.*

SCENE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE *à son pere.*

Et voilà donc l'époux à qui le ciel m'enchaîne!

VERGI *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne!
Ses regards enflammés... un si prompt changement!..
Je m'égare... & me perds dans cet événement.

Je porte ma banniere. Les seigneurs Bannerets avoient leur banniere particuliere, leurs vassaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &c. C'étoient des especes de petits Souverains qui jouissoient d'une autorité absolue, & qui souvent en abusoient; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les princes d'Allemagne.

GABRIELLE, *du sein de la profonde douleur, à son pere.*

Il est mort! (*à part.*)

Je succombe, & mon ame m'échappe!...

VERGI *troublé.*

De quoi me parles-tu?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du seul coup qui me frappe!

Couci n'est plus! hélas! que sont mes autres maux?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros.
C'est vaincre le trépas, c'est à jamais renaître!
Qu'il est beau, qu'il est doux d'expirer pour son maître!
Couci, du chevalier a toute la splendeur,
Et de sa tombe il MONTE AU TEMPLE DE L'HONNEUR...
C'est moi qu'il faut pleurer! au sein de la tristesse
Se consume & s'éteint une obscure vieillesse!
Pour la premiere fois j'ai connu la terreur:
J'ai vu l'instant affreux où s'échappoit ton cœur;
Tremble, je te l'ai dit, on t'observe, on t'épie;
Un seul mot, un soupir te coûtera la vie.
Le courroux est rentré dans le sein de Fayel;
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel;
Espere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine:
Ma fille, avec le tems la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment secret...
La raison, la vertu t'arracheront ce trait;
Suis mes pas; qu'à mes loix ton ame s'abandonne;
Un ami t'en conjure, un pere te l'ordonne.

Monte au temple de l'honneur. Expression consacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie, pour désigner un chevalier parvenu au comble de la gloire: on disoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

On voit un parc d'une vaste étendue, dont les arbres aussi épais qu'élevés s'avancent sur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté, &c.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC.

Couci est précédé de sa banniere, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes, qui portent toutes les pieces d'une armure, une hache, une masse, des gantelets, des brassards, un casque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarrasins, & entrelassé de plusieurs palmes, &c.

COUCI *faisant quelques pas à Monlac.*

CEs drapeaux remportés sur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Lusignan, par Philippe soumis;
Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros chrétiens désormais réservées;
De mes foibles exploits cet appareil flatteur;
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur,
A payé d'un soldat la bravoure & le zele,

On voit un parc. Qu'on se souvienne que les parcs étoient alors ouverts, & que ce fut ce même Philippe Auguste dont il est question ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

Et d'hommes d'armes. Qu'on se rappelle que Couci étoit chevalier banneret; c'étoit la premiere classe des chevaliers ainsi nommés, parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur banniere particuliere; elle étoit d'une forme carrée, au lieu que celle des simples chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses; ces seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes qui, à leur tour, avoient sous leurs ordres deux cavaliers, & plusieurs domestiques; le nom de chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

M'entretient de ma gloire &.. non de Gabrielle!

à ses autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, reste avec moi.

Les écuyers se retirent.

SCENE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

Parlons de mon amour...

MONLAC.

Est-ce bien vous, Seigneur, qui tenez ce langage,
Vous, dont l'Asie encore admire le courage?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur;
J'ai satisfait, mon roi, ma patrie & l'honneur;
Attaché constamment aux loix qu'elle m'impose,
De ma religion j'ai défendu la cause;
Et, sans que le devoir ait droit d'en murmurer,
A l'amour aujourd'hui Couci peut se livrer.

vivement.

Profitons des momens d'une fête brillante
Qui retient à Dijon la marche impatiente

Monlac, reste avec moi. C'étoit l'écuyer du corps; ces sortes d'écuyers accompagnoient par-tout leur maître; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier: celui de Couci est de forme ovale; la banderole de sa lance est de couleur blanche, ainsi qu'un cordon de soie mêlé de perles qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs on vient de lire à la fin de la préface comment mes personnages doivent être habillés.

Qui retient à Dijon. On suppose que le duc de Bourgogne, ou le Prince qui le représentoit, car Hugues étoit resté à la Terre Sainte; a invité Philippe Auguste au retour de la Palestine à passer par Dijon; c'est le chemin qui conduit à Paris, & ce monarque effectivement prit la route de Lyon pour se rendre dans la capitale. La Bourgogne, dès le tems

D'un

D'un roi victorieux, à Paris attendu.
Ami, tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du moins je reverrai cette beauté si chere!
Tu penses que mes pas, vers ce lieu solitaire,
Par un jeu du hasard ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, seigneur!

COUCI.

C'est ici la patrie
De l'objet enchanteur qui regne sur ma vie;
Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour,
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour;
Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper d'elle,
Dans tout ce que je vois adorer Gabrielle;
Vers ces bois elle aura tourné ses premiers pas;
Ils auront vu s'accroître & briller ses appas;
Elle sera venue y chercher la nature;
Elle a toujours de l'art rejetté l'imposture;
Ah! tu ne connois pas le pouvoir de ces yeux,
Où mon cœur de l'amour a puisé tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Au dur métier des camps mon ardeur assidue,
M'a fait, jusqu'à ce jour, retenir dans mon sein
Ces doux épanchemens qui trompent mon chagrin.
Figure-toi, Monlac, une beauté naissante
Que la tendre langueur rend encor plus touchante;
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeste au dessus des appas;
Peins-toi tous les attraits: voilà sous quelle image
Gabrielle parut, & fixa mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,

---

de Charles le simple, avoit ses ducs; un Richard, dit le justicier, y commandoit en souverain plutôt qu'en vassal. Couci aux portes de Dijon a donc pu, pour quelques momens, se séparer de la cour, & quitter le roi.

Ami. Couci peut traiter Monlac d'ami: les écuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons; il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres, ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

Son pere, de Philippe imploroit l'équité;
Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes;
Qu'avec transport mon cœur ressentit ses allarmes!
Toute la cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
Et chérit comme moi la fille de Vergi;
Au louvre, avec son pere, elle fut amenée.
La fille des GRANDS ROIS, dont le noble hymenée
Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du sang de Charlemagne ajouter la splendeur,
L'auguste Elisabeth, franchissant l'intervalle,
Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
Un de ces jeux guerriers, qu'inventa le Français,
Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix,
Acheva d'exciter une flamme immortelle;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle;
Dès cet instant, Monlac, ses chiffres, ses couleurs,
Sa devise, son nom, tout peignit mes ardeurs:
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivresse!

Son pere, de Philippe. Le preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe Auguste contre Hugues son souverain, qui, les armes à la main, vouloit s'emparer de son comté; Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'affermit dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de seigneur suzerain.

La fille des GRANDS ROIS. C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie; les Français en adoroient encore la mémoire; Philippe Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modele; sa femme, nommée Isabelle, ou Elisabeth, fille de Beaudoin VI, comte de Hainaut, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frere de Lothaire II, & de Louis V; Elisabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse du Français pour ses maîtres; au reste Elisabeth étoit morte long-tems avant que le roi entreprît son voyage de la Terre Sainte.

Qu'inventa le Français. On est peu d'accord sur l'origine des tournois; les étrangers les appellent *combats Français*, ou *à la maniere des Français*, ce qui pourroit faire croire que nous en sommes les inventeurs.

Daigna me préférer, approuver ma tendresse;
Je reçus de sa foi ce gage précieux,
Ce tissu qu'elle-même orna de ses cheveux,
Présent cher à l'amour, où mes regards sans cesse
Adorent les faveurs de ma belle maitresse.
Nos mains se présentoient au lien solemnel;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel;
Ils sont éteints. L'orgueil, que suit bientôt la haine,
Divise nos parens, & brise notre chaîne!
Je fis jusques au trône éclater mes regrets;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits;
Contre moi, de Suger on arma la sagesse,
Je pleurai dans son sein; je gardai ma tendresse;
Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Evita mes regards; je partis sans la voir,
Mais emportant, hélas! son image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel est votre espoir?

COUCI.

De presser les liens
Où s'attachent mes jours, & sans doute les siens;
Gabrielle... n'a pu devenir infidelle...
Sa foi... Dieu! qu'ai-je dit?.. image trop cruelle!

Je reçus de sa foi. Il veut parler d'un brasselet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

Contre moi, de Suger. Suger, abbé de Saint-Denis, élevé aux premieres places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, ministre de deux grands souverains, & régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que cet homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposerent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie; il fut appellé par le roi même & par le peuple, *le pere de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le jeune en 1182, mais on n'a pas voulu faire une histoire; on a eu dessein de composer une tragédie, & il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une piece de ce genre à rappeller ces grands noms qui font époques dans nos annales; ces sortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national.*

J'ai vu sur moi la mort réunir ses fureurs;
J'ai su l'envisager dans toutes ses horreurs.
Souviens-toi du moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappellé peut-être,
Où déjà de ma fin le bruit se répandoit;
Tu sais quel sentiment alors me possédoit:
Tu connois cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour soulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas menaçoit mon destin,
Je conserve toujours cet écrit dans mon sein...
Ami, rappelle-toi ma volonté derniere;
J'ai reçu tes sermens, ta parole est sincere;
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don sanglant...
Tu frémis! tu m'entends. Non, un amour si tendre,
Cher Monlac, à l'oubli ne doit jamais s'attendre.
Je suis encore aimé; je toucherai Vergi;
L'inflexible Enguerrand sera même attendri;
Philippe... je l'ai vu quittant le diadême,
A doucir à mes yeux la majesté suprême,
Et me cacher le roi pour me montrer l'ami.
Philippe, à ses genoux verra tomber Couci;
Il entendra les vœux d'un serviteur fidelle,
Et...

MONLAC.

Seigneur, pardonnez si d'une main cruelle
Je déchire le voile épaissi sur vos yeux,
Mais le malheur prévu nous paroît moins affreux.
Vous me parlez, Seigneur, d'un prince qui vous aime;
Avez-vous observé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux osoient se déclarer,
Affectoit de se taire, & sembloit soupirer?
Le sage Montigni dont la haute vaillance
Mérita de porter l'étendart de la France,

Le sage Montigni. Quelle douceur on goûte à rendre un hommage public à la vertu, & que je serois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable, qu'il étoit dans l'indigence! C'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendart de

Et qui fait respecter au courtisan confus
Une pauvreté fiere, & de simples vertus,
Ce digne chevalier vous invite à combattre
D'un penchant malheureux le trait opiniâtre;
Sargines & de Roye, à ce brave homme unis,
Vous donnent des conseils...

COUCI *avec emportement.*

Qui seront peu suivis,
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais, votre FRERE D'ARMES

France, [banniere de velours bleu céleste parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie aux extrémités de houpes de soie verte.] Montigni, dans cette bataille où Philippe auguste fut renversé de cheval, & alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit & baissoit la banniere royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le monarque : ce vaillant homme, quoiqu'embarrassé de son étendart, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit pour l'assaillir, [ce sont les expressions de Velly.] j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle dont je desirerois bien étendre l'éclat.

Sargines & de Roye. Sargines, autre chevalier connu par sa bravoure & sa capacité ; St. Louis, au retour de son premier voyage de la Palestine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient restées. De Roye, un des dignes favoris de Philippe Auguste, & appartenant à une maison aussi ancienne qu'illustre.

Votre frere d'armes. C'étoit une espece d'association consacrée par des sermens & par des cérémonies religieuses ; les contractans baisoient ensemble la paix que l'on présente à la messe, & quelquefois recevoient en même tems la communion. On a dans l'histoire de Henri III un exemple qui démontre que ces fraternités existoient encore de son tems ; il avoit communié avec le Duc de Guise de la même hostie ; le duc de Bourgogne s'étoit lié aussi de même avec le duc d'Orléans, & l'on sait quelles furent les suites de ces fraternités ; en un mot, l'assistance qu'on devoit à son *frere d'armes* l'emportoit encore sur celle que les dames étoient en droit d'exiger. Le connétable du Guesclin, parlant de Louis de Sancerne, dit, *mon frere d'armes.*

Courtenai vous embrasse en répandant des larmes!
Par quel événement, & dans ces mêmes lieux,
S'est perdu ce billet où se peignoient vos feux?
Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur... sur Gabrielle on garde le silence.

COUCI.

Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir,
Elle vit, elle m'aime, & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du foible courtisan mon pere se fait craindre;
Mais je vaincrai mon pere, & le sort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud sacré...
Qu'as-tu dit? *à Monlac.*
Ah! cruel... dans mon ame incertaine
Sont entrés les soupçons, qu'a pu nourrir la tienne!..
O Dieu, qui sur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas
Que pour me replonger plus avant dans la tombe?..
Sous tant de coups divers mon courage succombe!

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reste quelques minutes dans cet accablement.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

GABRIELLE *entrant sur la scène du côté opposé à celui de Couci, que l'épaisseur des arbres empêche de voir, a la tête penchée dans le sein d'Adele, qui la soutient; elle leve ensuite la tête, & d'une voix languissante à Adèle.*

Je puis donc dans ton sein pleurer en liberté,
Chere Adèle... *elle retombe dans la même situation, releve la tête.* Il n'est plus!.. & je vois la clarté!
De mouvemens secrets le mélange m'accable!..
Je ne sais si je suis vertueuse, ou coupable...
Malheureuse! tes sens sont remplis de douleur!

Courtenai. Ce nom est trop connu pour qu'on s'y arrête.

Eſt-ce à toi de douter du crime de ton cœur ?

à Adèle.

L'auroit-on pénétré ? *Elle retombe dans le ſein d'Adèle. Pendant ce tems, Couci quitte ſa ſituation, leve les yeux au ciel & va quelque pas plus loin ſe replonger dans ſon accablement. Gabrielle & Adèle avancent ſur la ſcène.*

Je ſoutiendrois, Adèle,
Mes peines... mes tourmens... la mort la plus cruelle...
Si dumoins il vivoit ! *elle apperçoit Monlac.*
Que veut cet écuyer ?..
Me trompé-je ?.. voilà... voilà le bouclier...
Mon chiffre... *avec un cri*, l'écuſſon de Couci !..

COUCI *s'entendant nommer, leve la tête, reconnoît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle !

GABRIELLE *reconnoiſſant Couci.*

Couci !

COUCI.

Je puis tomber à ſes genoux !.. c'eſt elle !..
A tes pieds... à tes pieds, objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant,
Du poiſon des douleurs ma flamme s'eſt nourrie ;
L'abſence ni le tems ne l'ont point affoiblie ;
J'ai porté ton image au milieu des combats,
Juſqu'au bord du tombeau, dans le ſein du trépas...
Gabrielle ! en ces lieux ! quand mon ame éperdue...
Eh ! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue !..
Parle, divin objet d'une conſtante ardeur,
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur.

Gabrielle eſt mourante dans les bras d'Adèle.

R'ouvre les à ma voix... c'eſt l'amant le plus tendre,
Le plus rempli de toi !.. que le ſort vient te rendre...

GABRIELLE.

C'eſt vous ! Couci ! c'eſt vous ! vous vivez... *à Adèle.*
Aide-moi,
Retirons-nous, *elle fait quelques pas comme pour ſe retirer.*

COUCI *s'oppoſant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorſque je te revoi !
Gabrielle... aurois-tu trahi cette tendreſſe ?..

GABRIELLE.

à Couci.

Que dit-il ?.. laiſſez-moi... laiſſez...

COUCI *s'opposant toujours aux pas de Gabrielle:*

Que je te laisse !

Tu ne m'aimerois plus?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas !

(à part.)

Je m'égare... où cacher mon trouble & mes combats !

COUCI.

Tu le devrois? quels sont les malheurs que j'ignore ?
Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore,
Par de nouveaux sermens accourt s'unir à toi,
Te demander ton cœur... te demander ta foi...

GABRIELLE.

Et je l'entends !.. *à Adèle.*

Allons, Adèle...

COUCI.

Non, ingrate,
Je ne vous quitte point; que votre haine éclate...

GABRIELLE.

Si je vous haïssois, je n'hésiterois pas...
Ma foiblesse... Couci... n'arrêtez point mes pas...

COUCI.

Je vous suis cher encore... & quel caprice étrange...

GABRIELLE.

Mon honneur... mon devoir...

COUCI.

Votre devoir... qu'entens-je !..

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez... l'effroi me glace... me saisit...

GABRIELLE.

Couci... ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres?

GABRIELLE *à Couci.*

(à part.)

Eh ! qu'il est entre nous de plus fortes barrieres !..

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funestes lieux...

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a dessillé les yeux !..

Seroit-il

Seroit-il vrai?.. je meurs!.. un fatal hymenée...

GABRIELLE.

Pour jamais nous sépare... & me tient enchaînée.

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

GABRIELLE *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentimens;
C'est un autre que vous qui reçut mes sermens;
Asservie à mon pere, à mon sort immolée,
Entraînée à l'autel, mourante, désolée,
Oui, j'ai donné ma main: un autre que Couci
Doit régner sur ce cœur prêt d'être anéanti.
Je ne suis plus à moi; de toutes mes pensées,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées;
Il faut me repentir de vous avoir aimé,
Lier mon ame entiere au nœud que j'ai formé...
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte!
Ne portez pas plus loin un jour que je redoute;
Epargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux,
Que je suis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre estime?
C'est le seul sentiment digne de mon retour,
Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.
On avoit répandu l'accablante nouvelle,
Que, sauvant votre roi d'une atteinte mortelle,
Entre ses bras le camp vous avoit vu périr;
Vous vivez, il suffit... c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire? ô ciel!

Adèle & Monlac se joignent à Gabrielle pour retenir Couci.

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez... arrêtez...

COUCI *toujours la main sur son épée.*

Eh! quel sera mon sort?
Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible existence...

GABRIELLE *avec tendresse, & en pleurant.*
Ah, Couci! sur votre ame est-ce là ma puissance?
COUCI *à ce mot sort de sa sombre fureur, & ôte la main de dessus son épée.*
Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix?...
Je vivrai... je vivrai... pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art dont le secours funeste
Est venu ranimer des jours que je déteste!
Au fer du Sarrasin pourquoi suis-je échappé?
à Monlac avec douleur.
Monlac, de pareils coups devois-je être frappé?
C'est moi! c'est ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui cede au désespoir, & qui meurt dans les larmes!..
à Gabrielle avec emportement.
Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur?
GABRIELLE.
Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable...
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame est foible, helas! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir!
J'y veux rentrer. *à Couci.*
L'honneur, le ciel, tout nous sépare..
Pour la derniere fois je vous dis... je m'égare...
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets;
Adieu... souvenez-vous... ne nous voyons jamais...
Elle va pour se retirer.
[*à Adèle.*]
Je tremble que Fayel...
COUCI.
Fayel! c'est ce barbare
Dont l'amour furieux possede un bien si rare!
Lui!.. je cours à l'instant l'immoler de ma main...
GABRIELLE *s'opposant avec vivacité au passage de Couci.*
Commencez donc, cruel, par me percer le sein;
Comblez le sort affreux qui poursuit Gabrielle;
Elle n'est point assez parjure & criminelle;
Il manquoit à ses maux, à son penchant secret,
D'embrasser vos fureurs, d'adopter le forfait,
De proscrire une vie à la sienne attachée...

Que ma révolte éclate, & ne soit plus cachée !
Allez, barbare, allez, rassemblant tous les coups,
Sous les yeux de sa femme égorger un époux...
O Dieu ! ma destinée est-elle assez affreuse ?
Quels sont tous mes tourmens ! je suis bien malheureuse !
Helas ! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, & sentir mes revers...
Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie
La tache du soupçon & de la perfidie !
C'est Couci qui m'expose à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours accablés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel ! la durée est remplie !
Fayel... il n'eut jamais autant de barbarie ;
Gabrielle mourante eût pu le désarmer...

à Couci en le regardant avec tendresse.

Tous deux percez mon cœur... & vous savez aimer !

COUCI.

Crois que je sais aimer, puisque je vis encore.
Eh bien ! faut-il souffrir un rival que j'abhore ?
Dans un tyran jaloux te voir, te respecter ?
Mourir de mon amour, sans le faire éclater ?
Quand de toi seule enfin mon ame est possédée,
Faut-il me refuser jusqu'à la moindre idée
Qui soulage mes maux, & flatte cette ardeur ?...

avec transport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux, souveraine adorée,
Qui toujours de Couci seras idolâtrée...
Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE *s'attendrissant.*

La pitié, cher Couci !.. Dieu ! qu'ai-je dit ? l'honneur..

à Adele.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire ;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons..

COUCI *se précipitant à ses pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire !

GABRIELLE *regardant avec effroi derriere elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici.. *à Couci.* Je tremble.. leve-toi...

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

Officiers & écuyers de Fayel, qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes, & fondent sur l'un & l'autre, ainsi que sur Adele & sur Monlac; Couci veut tirer son épée.

COUCI.

On m'ôte mon épée !.. ah ! lâches ! *Il voit qu'on se saisit de Gabrielle.*
C'est.. c'est moi...
C'est moi.. de mes transports elle n'est point complice.
On l'emmene.

GABRIELLE *que l'on emmene d'un autre côté.*

Il n'est point criminel... que seule on me punisse.

On baisse la toile.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

La scene représente l'appartement du premier acte; on y voit un dais; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espece de portiere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne différoit gueres de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL *entrant sur la scene avec tous les transports de la fureur, & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers, & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

QU'ON lui perce le flanc de cent coups de poignard!
Que dans son cœur la mort entre de toute part!
Par degrés, sur ses jours, attachez mes vengeances...
Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.
Inventez des tourmens.. égaux à mes souffrances;
Qu'il se sente mourir... *Ils vont se retirer, il va encore à eux.*
Non, pour quelque moment,
Qu'il vive; suspendons un juste châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un supplice horrible ait exhalé la vie,
Je veux savoir son rang, je veux savoir son nom,
M'abbreuver à longs traits du plus mortel poison,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y saisir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine, & m'en rassasier;
Je veux envisager mon malheur tout entier.
S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable,
C'est de voir à quel point l'infortune m'accable,
De mesurer de l'œil, d'oser approfondir
L'abîme épouventable où je vais m'engloutir...
Le feu de la fureur s'allume dans mes veines!..
Il va tout dévorer. *à ses officiers, écuyers, &c.*
Qu'écrasé sous les chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide.. ah! je suis vingt fois plus malheureux!
En vain pour tourmenter l'odieuse victime,
Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'emploierois les secours de la flamme & du fer:
C'est moi... qui dans mon sein recele tout l'enfer!..
C'est moi qui, dans un cœur déchiré de blessures,
Réunis tous les maux & toutes les tortures...

Je mourrai dans la rage & dans le désespoir,
En horreur à ce ciel que je ne puis plus voir :
Mais j'emporte au tombeau cette douce espérance,
Que j'aurai consacré l'excès de ma vengeance.
Que Raymond vienne ici.

Ils sortent.

SCENE II.

FAYEL *seul, s'appuyant la tête sur un fauteuil, la releve.*

Je l'ai donc dévoilé
Ce mystere du crime, & tout est révélé !
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes !
Voilà pourquoi ses yeux étoient couverts de larmes !
Pour expier ses pleurs, que de sang va couler !
En ces murs les forfaits vont tous se rassembler.
Que la seule vengeance & m'enflame & me guide...
Je sais par quel moyen punir une perfide;
A mon ressentiment elle pense échapper :
C'est au cœur d'un rival que je veux la frapper ;
C'est-là qu'à ses regards ma main impatiente
Brûle de présenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le sang encore fumant...
Je veux que goute à goute on épuise son flanc.
J'aurois de la pitié !.. qui ! moi ! quand Gabrielle...
Pour un sensible époux fut-elle moins cruelle ?
Eh ! quel est mon destin ?.. Penchant trop écouté,
C'est toi qui m'as conduit à cette extrémité !..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie ;
L'amour, l'amour eût fait le bonheur de ma vie;
De Gabrielle aimé, j'eusse été vertueux;
Tout se fût ressenti du charme de mes feux...
Mon hymen n'a formé qu'une odieuse chaîne !
Je n'ai pu, misérable ! inspirer que la haine !...
Eh bien, livrons-nous donc à toutes ses fureurs;
Jouissons du plaisir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtriere;
Répandons mes poisons sur la nature entiere.

Oui, puiſque l'on me pouſſe à ces excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devînt malheureux.

SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *faiſant avec vivacité quelques pas au-devant de Raymond.*

L'Auteur de mes tourmens tarde bien à paroître!
avec chaleur.
Inſtruis-moi: le pays, le nom, le rang du traître?..

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos chevaliers;
Son front n'eſt altéré d'aucune ombre de crainte;
Il n'eſt même à ſa bouche échappé nulle plainte;
Il a vu ſous nos coups tomber ſon écuyer,
Et ſon orgueil encor paroît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil inſolent, je ſaurai le confondre;
Il garde le ſilence? acheve de répondre.

RAYMOND.

Son trouble ſeulement éclate dans ces mots:
" Elle n'eſt point coupable; & j'ai cauſé ſes maux!"

FAYEL.

Elle n'eſt point coupable!

RAYMOND,

A cette ſombre idée,
Le déſeſpoir trahit ſon ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes ſoins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux!
Ah! je goûte d'avance une cruelle joie!
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le ſpectacle & l'horreur de leur ſort,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND *avec étonnement.*

Gabrielle, ſeigneur!..

FAYEL.

Gabrielle elle-même...
Oui, je déchirerai.. plus que jamais je l'aime !..
Des traits qui m'ont blessé, voilà le plus mortel !
Et n'être point aimé !.. ce rival.. juste ciel !..
Ne pourrai-je aussi loin que s'etend ma vengeance,
Porter son châtiment, prolonger sa souffrance ?
Ne peut-il que mourir ? qu'est-ce que le trépas ?
La fin de la douleur !.. *à Raymond, & en regardant du côté des portes.*
Et je ne le vois pas !
Et mes yeux ne sont point attachés sur ses peines !

RAYMOND.

Vous allez à l'instant le voir chargé de chaînes.

FAYEL.

Et sa complice ?

RAYMOND.

On l'a ramenée à la tour,

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de son coupable amour ?

RAYMOND.

Dans ses larmes noyée, accablée & mourante...

FAYEL *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprens-tu ? Gabrielle expirante.. !
Va, cours à la prison... *Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui, & l'arrête.*
Attends... je veux savoir...
Eclaircir les horreurs du forfait le plus noir,
Développer le fil de cette perfidie...
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie !...
Il s'appuie la tête sur un fauteuil.
Que je suis malheureux ! *Il reste quelque tems dans cette situation; ensuite avec vivacité à Raymond.*
C'est toi, cruel, c'est toi
Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi;
Tu connoissois mon cœur de soupçon susceptible;
Tu sais que des mortels je suis le plus sensible...
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit ?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, seigneur...

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.

Tantôt

Tantôt à ſes genoux, dépoſant mes allarmes,
Je diſſipois ſon trouble, & j'eſſuyois ſes larmes;
Mes tranſports.. pour jamais ils alloient ſe calmer;
J'attendois mon pardon; elle auroit pu m'aimer:
Et tu viens m'arracher à cette douce ivreſſe,
Pour mieux envenimer le trait dont je me bleſſe,
Pour verſer dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces ſombres poiſons dont s'enivre mon cœur!
Sans toi, mes yeux jaloux ſeroient fermés encore;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans ſes premiers ſoupirs un penchant étouffé
Qui... bientôt mon amour en auroit triomphé...
Laiſſe-moi, malheureux, va, ſors de ma préſence,
Fuis, ou crains que la mort ne ſoit ta récompenſe...

Raymond ſe retire.

Reviens, reviens; dis-moi: ſonge que je t'entends,
Que le ſang va couler dans ces affreux inſtans.
Parle, cet étranger que tu n'as pu connoître,
Vers ces bois le haſard l'aura conduit peut-être...
Les obſervois-tu bien? quels étoient leurs diſcours?
Le fer de la vengeance eſt levé ſur tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai pu rien entendre.

FAYEL *d'un ton menaçant.*

Et d'une mort cruelle...

RAYMOND.

On l'a ſurpris, ſeigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ſes pieds!.. lorſqu'un trop foible époux
Héſitoit à frapper, & ſuſpendoit ſes coups;
Quand je touchois peut-être au moment de l'abſoudre...
Ne les puis-je tous deux écraſer de la foudre?
Ah! Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner?
Excuſe mes tranſports, tu dois me pardonner..
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
Facile à s'adoucir ſi l'on daignoit me plaire...
Eh! ce n'eſt qu'à toi ſeul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit ſe confier!
Tout irrite mes maux; nul eſpoir ne me flatte..
Il étoit à ſes pieds!.. tu mourras, femme ingrate;
Rien ne peut te ſauver. *à Raymond.*

Allons, que ma fureur
Rempliſſe ce ſéjour de toute ſon horreur.
De la ſoif de leur ſang mon ame eſt dévorée..
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée;
Vers Dijon empreſſé de retenir le roi,
Qu'il coure lui porter ſon hommage & ſa foi..
Les rois, tous les humains, & le ciel & la terre,
Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre...

SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND,
Troupe d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci chargé de fers, & n'ayant ni caſque ni épée.

FAYEL *tirant le poignard, & courant avec impétuoſité ſur Couci.*

AH! je perce ton cœur!
Il s'arrête, & remet ſon poignard à ſa ceinture.
Non, monſtre des enfers,
N'y rentres point encor; que ſur ce cœur pervers
La mort prête à frapper demeure ſuſpendue!
Il faut me découvrir.. que je ſouffre à ſa vue!..
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours;
Dis, à mille tourmens...

COUCI.

J'oppoſe mon courage,
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.
avec fierté.
Ecoute-moi, Fayel; je te hais, & te plains.
S'il ne ſe fût agi que de mes ſeuls deſtins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence

Qu'il coure lui porter. Nous avons déjà dit que le preux de Vergi avoit été ſecouru par Philippe Auguſte dans ſes démêlés avec le Duc de Bourgogne, ſon ſouverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, &c.

Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence ;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je sais, & me taire, & souffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie ;
Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, & me presser enfin
D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain ;
Epuise sur mes jours ta cruauté jalouse :
Mais répons : que t'a fait ta malheureuse épouse ?
Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu,
Quand sa vertu...

FAYEL *furieux.*

C'est-toi qui vantes sa vertu,
Traitre, étoit-ce à ses pieds ?.. & tu n'as qu'une vie !
A mon gré je ne puis assouvir ma furie !
Il n'est point de supplice au-dessus de la mort !

COUCI.

Oui, j'étois à ses pieds ; par un dernier effort
L'amour..

FAYEL

L'amour !..enfer, prête-moi ta puissance,
Tes plus affreux tourmens, pour combler ma vengeance !

COUCI.

C'est-moi, Fayel, c'est-moi qui devrois te montrer
Ce sombre emportement où tu peux te livrer !
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
Dont la fin, sans ton crime, eût été douloureuse.
Tu me ravis un cœur.. tu m'ôtes tout, Fayel !..
Va, le trait de la mort n'est point le plus cruel ;
Il est d'autres tourmens, ame atroce & barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare !
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eût joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois..

FAYEL *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois ?

COUCI.

J'adorois Gabrielle ;

Fayel dans ces momens est livré à toutes ses fureurs ; il se promene à grands pas sur le théâtre, regarde Couci

avec des yeux enflammés, va du côté de Raymond, revient à Couci.

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

FAYEL *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus ?
Quel éclair m'a frappé !.. pressentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse !..
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace ?..
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux !

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour sentir tous les maux !

FAYEL *avec un cri.*

C'est Couci !..dans mes mains !.. plaisir de la vengeance,
Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence !
C'est Couci ! ce rival.. qui sans doute est aimé !..
Quel trait !.. ah ! mon courroux s'est encore allumé !
à ses écuyers, &c.
Commencez le tourment qui doit punir ce traitre.
Pour expirer cent fois ne sauroit-il renaître ?
Frappez. *Plusieurs de ces écuyers tirent leur épée, & vont pour frapper Couci.*

COUCI *avec une tranquilité dédaigneuse, à Fayel.*

Toi, chevalier !

FAYEL *sortant de sa fureur, & prenant un ton plus modéré.*

Je manquois à l'honneur.
à Couci avec transport.
Juge combien l'amour peut égarer un cœur !
Et tu viens d'empêcher que mon front ne rougisse !
C'est un crime de plus qu'il faut que je punisse.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier :
Tu vas voir si Fayel est digne Chevalier !
La honte m'eût flétri ; ton attente est trompée.
à ses écuyers, &c.
Qu'on détache ses fers, rendez-lui son épée.
Qu'on m'apporte la mienne.. *ses écuyers sortent.*
Allons, c'est dans ces lieux
Qu'il faut qu'à l'instant même expire un de nous deux ;

De ton ſort & du mien que le glaive décide.

on détache les chaînes de Couci.

à Couci.

Puiſſé-je dans ton ſang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient ſortis reviennent, & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel; ils préſentent auſſi des boucliers à leur maître.

Non, point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affoiblir ou détourner les coups;
Combattons pour mourir, c'eſt le prix que j'envie,
Pourvu que de ſa mort la mienne ſoit ſuivie!

à Raymond.

Ecoute-moi, Raymond. *Il l'amene ſur le bord du théâtre, & d'une voix moins élevée.*
Si, trompant ma fureur,
Mon deſtin ennemi *en jettant les yeux ſur Couci.*
Le déclaroit vainqueur,
J'exige ta parole, & j'attends de ton zele
Que tu plonges le fer au ſein de Gabrielle;
Que ſon dernier ſoupir s'échappe avec le mien;
Sur-tout de mon trépas qu'elle ne ſache rien!
Et pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci ſous mes armes ſuccombe;

Il revient au milieu du théâtre vers Couci qui a l'épée à la main ainſi que Fayel.

[*à ſes écuyers, &c.*]

Si le ciel protégeoit un rival déteſté,
Laiſſez-le de ces lieux ſortir en ſureté,
Qu'on ſuive en tout les loix de la chevalerie;
Que ma haine ſurvive, & non la perfidie.

à ſes écuyers, &c.

Allez, nous combattrons, nous mourrons ſans témoins,
Pour croire à ſon honneur, je ne le hais pas moins;
Mais l'un & l'autre ici ſe rendent trop juſtice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

les écuyers ſortent.

SCENE V.

FAYEL, COUCI; *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL *à Couci.*

Il s'apprête à combattre.

Songe à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je suis connu ;
Peut-être jusqu'à toi mon nom est parvenu ;
L'Asie a vu tomber ses guerriers sous mon glaive,
Et mon trophée encor dans ses plaines s'élève :
J'ignore donc la crainte, & brave le danger.
Plus que toi je dois être ardent à me venger :
Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle,
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagemens, perfide, j'entrevoi
Le sentiment secret qui t'impose la loi ;
Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrate ?
Tu ne le seras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui sans doute, Fayel, je crains de l'offenser.
Va !.. j'aime plus que toi, tu brûles de verser
Le sang que m'ont laissé les fureurs de la guerre :
Hâte-toi ; de ses flots inonde cette terre;
Tranche des jours affreux.

FAYEL.

Ah! barbare, c'est moi
Qui desire ma fin, & qui l'attends de toi ;
C'est Fayel qui demande à ta main vengeresse
Un trépas qui le fuit, & qu'il poursuit sans cesse ;
Non, je ne prétends point combattre pour des jours
Dont le courroux céleste empoisonna le cours ;
Je rejette une épée en mes mains inutile.

Il jette son épée à terre.

Couci, j'ouvre à ton fer un chemin plus facile.

Il découvre son estomac.

Tiens, tiens, frappe, voilà ce cœur triste & jaloux
Qui brûle, qui s'élance au-devant de tes coups!
C'est-là qu'il faut chercher, c'est-là qu'il faut détruire
Cet amour furieux qui toujours me déchire,
Pour qui, jusqu'à présent, j'ai tout sacrifié!

Il tombe dans un fauteuil, & regarde Couci qui paroît s'attendrir.

Je suis bien malheureux! j'excite ta pitié!
Que pour l'œil d'un rival, ce spectacle a de charmes!
Vois, vois Fayel qui pleure, & jouis de ses larmes..
Cette ardeur m'a plongé dans de honteux excès!
Elle m'emporteroit au comble des forfaits..
Je n'ai plus de raison, moi-même je m'abhorre,
Mon amour irrité s'enflamme plus encore.

à Couci avec transport.

Trompe-moi sur mes maux, dis-moi, lorsque Vergi...
Pourquoi m'a-t-il caché?.. tout est mon ennemi.
Quand sa main préparoit ces nœuds.. idée horrible!
Sa fille.. à ton amour étoit-elle sensible?
La seule obéissance au pouvoir paternel
L'eût-elle décidée à marcher à l'autel?
Ne crains point, ne crains point de déchirer mon ame;
Que je sois dévoré d'une funeste flamme:
Elle t'aimoit.. *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi...
Si son pere eût voulu..

FAYEL *avec fureur se levant, & reprenant son épée.*

Ton trouble t'a trahi.
Oui, l'on t'aimoit! on t'aime! ah! monstre! à ma furie...

Il lui porte des coups d'épée.

Defens-toi, défens-toi; je t'arrache la vie.

Ils entrent en se battant dans les coulisses; on entend encore le bruit des épées quelque tems après qu'ils se sont retirés.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre est obscurci ; la scene ne change point, c'est le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND *empressé de suivre Fayel qui traverse le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée sur un côté, & laissant après lui de longues traces de sang.*

VOTRE sang qui s'élance !.. arrêtez.. un instant..
Acceptez de ma main le secours bienfaisant..

FAYEL *tombant de foiblesse dans un fauteuil.*

Laisse-le s'échaper, par torrens qu'il jaillisse ;
Je ne puis assez-tôt terminer mon supplice !..
Que dis-je, ami ? retiens ce sang impétueux,
Qui brûle de quitter des liens odieux.
Entends mes vœux, ô ciel ! que Fayel vive une heure ;
Le tems de se venger ! tonne ensuite, & qu'il meure.

à Raymond qui s'occupe à raccommoder l'appareil de la blessure de son maître.

Tout m'est connu. Jamais on ne m'auroit aimé !..
Raymond, par ma fureur je me sens ranimé ;

Il se leve avec transport.

Je sens de mes transports croître la violence ;
Et je cours préparer la plus grande vengeance...

d'une fureur concentrée.

Je veux que la nature en frémisse d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur.
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine ;
Moi-même je frissonne !

RAYMOND

RAYMOND *avec crainte.*

Iriez-vous égorger
Votre épouse !..

FAYEL.

Fayel.. saura mieux se venger.

RAYMOND.

Quoi, seigneur !

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir, n'est qu'un trait ordinaire ;
Je te l'ai dit : la mort est le terme des maux ;
Dans ce dernier moment tous les coups sont égaux ;
Une autre peine attend une épouse infidelle,
Raymond, & je voudrois qu'elle fût éternelle.
Peut-elle assez souffrir ! la perfide en ces lieux
Par mon ordre bientôt doit s'offrir à mes yeux ;
Ami, j'ai commandé qu'un silence sévere
Sur tout ce qui se passe, entretînt le mystere...
Je veux la voir encor, lire au fond de ce cœur...
Je ne suis pas assez rempli de mon malheur !
Je veux que de sa bouche enfin elle m'apprenne..
Jusqu'à quel point Fayel peut exciter sa haine,
Tout ce qu'à ma fureur.. grand Dieu !.. je l'apperçoi,
Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Gabrielle est échevelée, & mourante dans les bras d'Adèle qui l'amene lentement sur la scene.

RAYMOND *à Adèle.*

Vous pourrez l'avertir qu'incessamment mon maître,
Adèle, à ses regards ici va reparoître.

ADELE.

Elle attendra.. Raymond, vous voyez sa douleur !

Raymond se retire.

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE,

en regardant sa maîtresse.

Il nous fuit.. de ses maux tout accroît la rigueur !

Tout s'obstine à nourrir cette douleur profonde,
A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde.
O Dieu! viens l'appuyer de ton bras protecteur;
Il ne lui reste plus d'autre consolateur.
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée!
Madame, ouvrez les yeux..

GABRIELLE *revenant à la vie, & avec sentiment à Adèle.*

Quelle est sa destinée?

ADELE.

Que me demandez-vous?

GABRIELLE.

Quoi, tu ne m'entends pas?
Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas?
Pourquoi mon ame lasse, & de crainte abattue,
Prête à m'abandonner, s'est-elle suspendue?
Chere Adèle... instruis-moi du destin de Couci;
C'est mon malheureux sort qui l'amenoit ici.

ADELE.

Ces solitaires lieux ont à votre présence
Paru s'envelopper d'un effrayant silence:
Raymond vient d'annoncer en ce moment cruel
Que vous alliez revoir le barbare Fayel;
Je voulois emprunter quelque lumiere sure
Qui pût nour retirer de cette nuit obscure;
Couci sous la vengeance auroit-il succombé?
A mes regards soudain Raymond s'est dérobé.
Madame tout se tait, tout présente à ma vue
Une épouvante sombre en ces murs répandue;
On diroit que la mort habite ce séjour.

GABRIELLE.

Adèle, & si ses yeux étoient fermés au jour,
Si mon injuste époux.. Couci n'est point coupable;
C'est à moi d'assouvir un courroux implacable;
D'une vie odieuse, ô ciel! romps les liens,
Et veille sur des jours bien plus chers que les miens...
Ma pitié, chere Adèle, a peine à se contraindre..
Eh! de ce sentiment l'honneur peut-il se plaindre?
O vertu, pour fléchir sous ta sévérité,
Faudra-t-il étouffer la triste humanité?
Tu me reprocherois mes secrettes allarmes?

Ah ! du moins permets-moi la douleur & les larmes !

ADELE.

Ce trouble si profond peut-il vous abuser ?
A des regards jaloux craignez de l'exposer.

GABRIELLE *en pleurant.*

Eh bien ! oui, c'est l'amour, c'est l'amour le plus tendre;
Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'est la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui ;
Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus dissimuler mon crime ;
Je viens à mon tyran présenter sa victime ;
Je viens justifier son courroux inhumain,
Implorer le trépas comme un don de sa main ;
Il est tems que ses yeux pénetrent mes blessures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Est-ce donc triompher, & suivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu ?
De borner ses efforts à renfermer sa honte,
De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte,
De se craindre soi-même en laissant échapper
Des soupirs dont l'objet ne sauroit nous tromper ?..
Jusqu'à présent voilà ce qu'a pu mon courage.
Du moins à la vertu je rends un noble hommage,
En montrant ma franchise & ma sincérité ;
Mon ame a trop long-tems trahi la vérité ;
Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense,
Qu'un autre a sur mon cœur conservé sa puissance...
En un mot, qu'il me frappe, & sauvons à ce prix...
Adèle.. dans ce lieu d'où vient que je frémis ?..
Quoi...

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND, ADELE. *Fayel paroît dans l'enfoncement du théâtre ; il parle à Raymond ; Gabrielle va se précipiter à ses pieds.*

GABRIELLE *vivement.*

JE tombe à vos pieds, & j'y porte mes larmes,
Seigneur... *à Fayel qui veut la faire relever.*

N'empêchez point..

FAYEL *troublé.*

Madame.. (*à part.*)

Que de charmes !..

Levez-vous.. *à Raymond avec vivacité.*

Pour remplir l'ordre que j'ai donné,

Attends.. (*à part.*)

Ciel ! quel pouvoir m'a sitôt enchaîné !

GABRIELLE *que Fayel veut faire relever.*

Que j'y meure, seigneur.

FAYEL.

Non.. levez-vous, vous dis-je..

(*à part.*)

Mon trouble !..

GABRIELLE.

J'obéis, puisqu'un époux l'exige...

Elle se leve en conservant le maintien de la douleur ; elle apperçoit l'appareil sur le côté de Fayel.

Dieu ! vous êtes blessé !

FAYEL *en la considérant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous côtés, ensuite se tournant vers Adèle, & d'une voix basse & effrayée.*

Il est mort !

FAYEL *à Gabrielle.*

Rejettant le honteux artifice,
Je veux qu'à mes regards votre ame s'éclaircisse.
Un époux vous demande un aveu desiré,
Et pour notre repos trop long-tems différé.

GABRIELLE.

Et c'est-là le sujet qui devant vous m'amene !
Que votre inimitié ne soit plus incertaine ;
Gardez-vous d'accuser un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il est oppressé ;
Non, ce cœur n'eut jamais recours à l'art de feindre ;
Les ordres de mon pere ont pu seuls me contraindre
A ne point révéler ce qu'aujourd'hui ma voix

Fait entendre à ces murs pour la premiere fois.

Fayel reprend sa fureur par degrés.

Oui, je suis malheureuse ; oui, je suis criminelle.
Plaignez, ou s'il le faut, condamnez Gabrielle,
Qui ne cherchera point à se justifier.
Avant qu'un nœud fatal fût venu me lier,
J'avois déjà donné, de l'aveu de mon pere,
Un cœur qui, gémissant de son devoir austere,
A su pourtant garder son honneur & sa foi,
Se soumettre à l'hymen, & respecter sa loi..
A Couci..

FAYEL.

Vous l'aimiez?...

GABRIELLE.

Il avoit ma tendresse...

La blessure de Fayel se rouvre, & son sang coule.

à Adèle en tombant effrayée dans ses bras.

O ciel ! son sang jaillit !

FAYEL *raccommode lui-même l'appareil, fait quelques pas, & court à Raymond.*

Vole, que l'on s'empresse...

RAYMOND.

Quoi ! vous pourriez, seigneur !..

FAYEL.

Hâte-toi d'obéir,
Et quand il sera tems, tu viendras m'avertir..

Raymond paroît hésiter.

Ou la mort... *Raymond se retire.*

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL *revient à Gabrielle.*

Vous l'aimiez !..

GABRIELLE *prosternée à ses pieds.*

Prenez, prenez ma vie..

FAYEL.

Je devrois dans ton sang laver ta perfidie...

Jour affreux !.. voilà donc tous tes crimes connus...
Tous mes maux, mes tourmens.. & je ne doute plus !..
Non, tu ne mourras point, femme indigne de vivre!
A des coups plus cruels ma vengeance te livre.
Tremble; tu ne sais pas la peine qui t'attend!
La mort seroit un bien.. j'aspire à cet instant..

Il parcourt le théâtre dans la plus grande agitation.
à Adèle.

Sortez.

ADELE.

Souffrez, seigneur..

FAYEL *à Adèle, en lui montrant Gabrielle.*

Je te sépare d'elle;
Pour jamais fuis mes yeux.

Adèle se retire à quelques pas, & hésite encore à sortir.

GABRIELLE *en lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle !..
Eh! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs!

Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs ?..
Elle a vu commencer le destin qui m'accable;
Ah ! qu'elle en puisse voir le terme déplorable !
Qui recevra mon ame & mon dernier soupir?
Qui du triste linceul daiguera me couvrir ?..
Ne me refusez pas..

FAYEL.

à Adèle qu'il pousse avec fureur par le bras.

Sors de ces lieux, te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain prestige.

Adèle sort en regardant plusieurs fois sa maîtresse, & en levant les yeux au ciel avec de profonds gémissemens.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL *continue.*

CEs perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE *toujours à genoux.*

Ah ! mon pere ! mon pere !..

FAYEL.

Il n'entend point tes cris ;
Tu ne le verras plus ; du séjour que j'habite,
A Vergi désormais l'entrée est interdite.

GABRIELLE.

Mon pere aussi ? cruel !.. *elle leve les mains au ciel.*
Espoir des malheureux,
O mon Dieu ! sur mon sort daigne abaisser les yeux !
Mon Dieu, tu n'entends point ma voix qui te réclame ?

FAYEL.

Il falloit l'implorer ce Dieu lorsque ton ame
S'ouvroit au sentiment d'un amour criminel...

GABRIELLE *avec quelque fermeté.*

Ne déshonorez point l'épouse de Fayel.
Privez-moi de la vie, & laissez moi la gloire.
Du moins de vos fureurs préservez ma mémoire...
Sans flétrir ma vertu, prononcez mon arrêt...
avec vivacité.
Mais.. épargnez des jours qui...

On observera que Fayel, pendant toute cette scene, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté sa situation.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND *à Fayel, & d'un ton pénétrant.*

SEIGNEUR,.. tout'est prêt.

FAYEL *troublé.*

Tout est prêt !... [*à part.*]
Céderai-je aux transports de ma haine ?..
Elle ne m'aime point !.. un autre.. *à Raymond.*
Qu'on l'entraîne.

GABRIELLE *que Raymond cherche à soulever, & qu'il emmene expirante.*

Où me conduisez-vous ?

FAYEL.

Où ?.. je remplis vos vœux..

à Raymond qui paroît interdit, & qui balance à emmener Gabrielle.

Raymond, obéïssez; faites ce que je veux.

ils sortent.

SCENE VIII.

FAYEL *seul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

PEut-être la pitié m'alloit-elle surprendre,
Quand pour Couci ses pleurs se sont trop fait entendre.
Voilà, voilà les jours dont le soin la touchoit,
Ce qui dans la douleur à mes pieds l'attachoit!
C'est-là l'unique objet, perfide, qui t'anime!
Et je pourrois encore épargner la victime!
A l'instant où les coups vont partir de ma main,
Mille affreux mouvemens s'élevent dans mon sein!..
Sur la coupable en vain je déploierois ma rage!..
Ciel! celui qui punit souffre-t-il davantage?
Ah! Fayel!.. les remords sont les maux les plus grands!..
Est-ce à moi d'éprouver ces remords dévorans?
Malheureux que je suis!.. je sens qu'ils me déchirent!
Il les faut étouffer; dans ce sein qu'ils expirent!
Ma vengeance s'irrite, & va se contenter.
C'est le plus doux plaisir que l'on puisse goûter..
Sans doute après l'amour ?.. cœur, hélas! trop sensible,
Que ramene toujours ta foiblesse invincible,
Il ne t'est plus permis d'attendre ton bonheur
De ce fatal amour qui doit t'être en horreur!
Tu ne peux plus aimer!.. remplis-toi donc de haine;
Par les tourmens d'autrui j'adoucirai ma peine..
Si le sort aujourd'hui terminoit mon destin!..
Ce froid mortel viendroit m'avertir de ma fin!..
Donnons au noir courroux dont mon ame s'enivre,
Donnons tous les momens qui me restent à vivre.
Etendons sur ces murs la terreur & le deuil;
Que les pleurs, que le sang abbreuvent mon cercueil;

Mes

Mes cendres, au ſeul nom d'un rival que j'abhorre,
Pour la haine, grand Dieu ! s'animeront encore.
Vengeance, de mes jours entretiens le flambeau...
Sans pouvoir t'aſſouvir, deſcendrois-je au tombeau ?

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *allant au-devant de Raymond qui eſt dans le plus grand accablement.*

Suis-je vengé, Raymond ?

RAYMOND.

A peine je reſpire...
Où le reſſentiment a-t-il pu vous conduire ?
Oui.. vous êtes vengé ! jour d'éternelle horreur !..
Seigneur... qu'avez-vous fait ?..

FAYEL.

Cette ſombre douleur,
Tu devois l'éprouver quand tu voyois ton maître
Le jouet à la fois d'une ingrate & d'un traitre..
Ma vengeance à ces coups pourroit ſe retenir !..
Tu vas voir ſi je ſais & frapper, & punir.
Sans doute elle revient ?

RAYMOND.

La voici qu'on amene...

SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE *ſoutenue par deux écuyers qui l'amenent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE.

Eh ! pourquoi me forcer à prolonger ma peine,
A ſoutenir des jours de douleur épuiſés,
Quand de la vie enfin tous les nœuds ſont briſés,
Quand je vais expirer... la haine ingénieuſe
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuſe ?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL *aux deux écuyers.*

Allez, retirez-vous.

Ils sortent.

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *continue au milieu des larmes, & d'une voix éteinte, à Fayel.*

Par quelle cruauté
Mon arrêt n'est-il pas encore exécuté ?
Vous devez m'immoler ; & j'attends mon supplice.

Fayel montre de l'agitation.

Fayel, que par vos mains votre épouse périsse,
Elle vous bénira de lui donner la mort ;
Hâtez-vous de finir un déplorable sort.

FAYEL.

Perfide ! ce Couci régnoit donc sur ton ame ?

GABRIELLE.

Il fut le digne objet de ma premiere flamme.

FAYEL *avec fureur.*

Enfonce le poignard..

GABRIELLE.

Mais l'honneur...

FAYEL.

Ton honneur
Eût été de m'aimer... un autre avoit ton cœur !..

GABRIELLE.

Ce penchant qu'avec moi le ciel avoit fait naître,
Jamais de mon devoir n'auroit été le maître ;
J'ai toujours à moi-même opposé la vertu ;
Pour soutenir vos droits j'ai toujours combattu.
Je vous l'ai déjà dit : incapable de feinte,
D'un pere respecté l'ordre seul m'a contrainte
A vous cacher un cœur de mille traits frappé ;
Sans lui, ce triste aveu me seroit échappé :
Vous-même.. tant ma peine est déchirante, affreuse.
Vous auriez eu pitié..

FAYEL.

Te plaindre malheureuse!

[*à part.*]

Te plaindre!.. ma fureur vient encor s'enflammer!

avec rage.

Tu ne m'aimois donc point?.. tu n'aurois pu m'aimer?.
Redis-le-moi... Fayel de cette ame traîtresse,
N'eût arraché jamais un soupir de tendresse?..

[*à part.*]

Du feu qui me dévore, & c'est-là le retour!

GABRIELLE *avec emportement.*

Ah! barbare, est-ce ainsi qu'on inspire l'amour!..

Elle se précipite à ses pieds.

Seigneur, pardonnez-moi.. pardonnez à mon trouble...
A chaque instant, ô ciel! mon supplice redouble...
Entendez ma douleur.. je meurs à vos genoux..
Contre une infortunée armez votre courroux;
J'ai seule mérité toute votre colere;
Mais, mais.. daignez sauver.. je ne puis plus me taire..

FAYEL *la regardant avec fureur.*

Femme indigne!.. tu veux me parler de Couci?..

GABRIELLE *toujours aux pieds de Fayel. vivement.*

Seigneur.. c'est le hasard qui l'a conduit ici;
Il ignoroit mon sort.. qu'une chaîne éternelle..
Frappez, frappez.. je suis la seule criminelle;
Sans nul espoir enfin Couci quittoit ce lieu;
Hélas! nous nous disions un éternel adieu..
Je ne le verrai plus.. non, jamais...

FAYEL *avec une fureur concentrée.*

Oui, j'espere

Que tu ne verras plus.. [*à part.*] je vais me satisfaire.
Tu parles de Couci... c'est où je t'attendois.
A tout ce que tu vois tu le redemandois...
Je suis bien assuré que ton cœur me déteste...
Que nous sommes unis du nœud le plus funeste...
Eh bien.. leve les yeux; *il va lever le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement.*

Regarde, c'est ainsi

Qu'un époux outragé sait te rendre Couci.

Gabrielle se leve, & pousse un cri en voyant le corps de

Couci; ce corps, qui est dans les coulisses, est couvert du manteau des croisés.

GABRIELLE.

Couci! *elle va retomber dans le fauteuil.*
Dieu! qu'ai-je vu!

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.
Pour lui percer le flanc, tu m'as servi de guide;
C'est toi, c'est ton amour qui m'a poussé le bras;
C'est de ta main qu'un traître a reçu le trépas;
Le voilà cet amant!.. contemple ma victime.

GABRIELLE.

Couci! Couci n'est plus! ô désespoir! ô crime!

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'est de t'adorer!

GABRIELLE *avec tout l'emportement possible.*

Cruel! puisque de sang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur sur mes jours suspendue?
Que j'obtienne une mort trop long-tems attendue!
Viens déchirer ce sein qui demande tes coups;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds sacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les a tous rompus, le crime nous sépare;
Frappe un cœur désolé qui, rébelle à sa foi,
Ne peut plus ressentir que de l'horreur pour toi.
Ne suis que les transports du courroux qui t'enflamme;
Ose à cette victime, ose ajouter ta femme:
Elle ne connoît plus ni raison, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
Ni le soin de sa gloire, ni de sa renommée;
Toute entiere aux douleurs dont je suis consumée,
Pleine d'un souvenir qui ne mourra jamais,
Tu me verras livrée à d'éternels regrets;
Tyran, tu m'entendras te répéter sans cesse,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendresse,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le tems & ta haine ont animé ces feux,
Que malgré le trépas, malgré toute ta rage,
Les traits approfondis d'une si chere image,
Se graveront toujours dans mes sens éperdus,

Que même en ce moment je l'adore encor plus!
Oui, chere ombre, reçois les vœux que je t'adresse,
A tes mânes sanglans je fais cette promesse;
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*
Qui brave sa fureur...
à Fayel.
Va, je ne te crains plus... je meurs de ma douleur.

FAYEL *à Gabrielle d'un ton concentré.*

Poursuis, poursuis; ma haine est trop justifiée,
Et de tes pleurs encor n'est point rassasiée!
Non, ce n'est point la mort que je veux te donner:
Un autre à cette peine auroit pu se borner;
Fayel porte plus loin l'excès de ses vengeances.
En cet instant tu viens de combler tes offenses,
D'oser.. je n'ai plus rien, perfide, à ménager..
Juge si ton époux aura su se venger!
Gabrielle l'écoute frappée d'effroi.
Un billet s'est trouvé dans ce sein où ma rage
De tes sermens trahis a dû punir l'outrage;
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après sa mort on te portât son cœur...

GABRIELLE.

Acheve.. acheve.. ô ciel.. quelle terreur soudaine!..

FAYEL.

Tu sors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit assise à tes côtés..

GABRIELLE *se levant à moitié.*

Eh bien!..

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a présentés,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre...
Après une longue pause.
Ce cœur est dans le tien.

GABRIELLE *avec un cri.*

Son cœur! *& elle va tomber sur le corps de Couci.*

FAYEL *tirant son poignard, & courant sur Gabrielle.*

Meurs sur sa cendre.

SCÈNE XII, *& derniere.*

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, *Ecuyers, &c.*

VERGI *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adèle qui court à Gabrielle. Il vole à Fayel, & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARrêtê.. qu'ai-je appris? que d'horeurs! *Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.*
Leve-toi
Adèle de son côté cherche aussi à faire revenir Gabrielle; Fayel est immobile de fureur.
Gabrielle.. ma fille, ouvre les yeux.. c'est moi..
à Adèle. *à Gabrielle, en pleurant.*
Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux pere...
Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumiere..
Adèle... c'est en vain que nous la secourons!
Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.
Ma fille!.. *Il est à genoux, penché sur le corps de sa fille qui vient d'expirer de douleur.*
à Fayel.
Elle n'est plus! ah, barbare!..

FAYEL *s'arrachant avec fureur son appareil.*
Mourons.
Fayel tombe dans les bras de Raymond.

Le rideau s'abaisse.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.